

Voyage hors du temps

Nuku : « *La voix de nos ancêtres* »

Le 23 et 24 octobre dernier, les Caves du manoir à Martigny ont accueilli la première création musicale de Raphaël Delaloye : *Nuku : La voix de nos ancêtres*. L'artiste a transporté un public composé de tout âge dans un passé commun qui a gardé en mémoire le conte aborigène du *Vieillard et de la Lune*. Mis en scène par Frédéric Perrier, ce voyage musical rythmé par le son des tambours indiens et japonais a envouté les spectateurs qui se sont retrouvés, le temps d'un instant, hors du temps. Le Carrefour au compte-rendu.

Nuku : La voix de nos ancêtres

Après être descendu par ces quelques escaliers qui l'emènent sous le sol de Martigny, le public prend place sur ces chaises dirigées vers cette scène où de curieux instruments annoncent un voyage imminent. L'attente de l'artiste est égayée par un chant de grillons qui, immédiatement, nous égare ailleurs, quelque part sur terre

où la Nature reprend ses droits.

Lorsque le jeu de lumière, assuré par Carmen Bender, s'enclenche et que l'ensemble du public est plongé dans une quasi-noirceur plutôt apaisante, l'artiste fait son entrée sur scène. Tout de suite, le son du taiko japonais fait vibrer les murs pierreux des Caves, pénètre les oreilles des enfants, des femmes et des hommes présents, et résonne déjà au

fin fond de leur âme. Le voyage est amorcé.

« *Il y a la pluie, le ruisseau et la mer. Aucune eau ne meurt* ». Le conte aborigène, porté par la voix d'Anne Salamin, agit comme fil conducteur et interroge le cycle de la vie, en particulier celui d'un vieillard arrivé au seuil de son existence, et qui converse sagement avec la Lune. Celui-ci accompagne les sons et le rythme dictés par Raphaël Delaloye. Le musicien-percussionniste laisse son talent dialoguer avec l'instrument et le public, heureux, se voit le droit d'écouter toutes leurs messes-basses.

Et puis, l'artiste délaisse le taiko et se laisse aller à une perfor-

mance orale. Sa voix prononce des mots sans définitions, des termes venus d'ailleurs, mais qui ont ce don d'être compris par tous. Chacun interprétant ces verbes inconnus comme bon lui semble.

S'ensuit un retour aux instruments, d'abord au travers d'une paire de tablas indiens qui viennent accompagner la performance orale de l'artiste. Puis, grâce au didgeridoo, objet aussi insolite que puissant, surtout lorsqu'on sait la longue histoire que transporte cet instrument.

Le public est désormais en proie à ce voyage imaginaire, à ce pèlerinage hors du temps. Le cloisonnement mural des Caves n'est plus qu'un lointain souvenir,

et l'esprit de chacun se laisse aller à ces errances abstraites dans une nature sauvage qui s'approche toujours davantage, qui se resserre et qui finit par nous environner. Et nous reconforter.

Mais le principe d'un voyage est que celui-ci doit se terminer, tôt ou tard. Alors, l'artiste conclut en beauté en s'adonnant à une performance de percussions qui s'en va en crescendo et permet de ramener le public au moment présent, à cet éternel instant que Raphaël Delaloye a su nous faire oublier, le temps d'un voyage hors du temps.

Au final, c'est bien la Terre («Nuku» en maori) et les liens que nous entretenons avec elle qui sont au cœur de ce spectacle musical. Au terme de la représentation, le public retrouve la ville de Martigny avec l'esprit léger, mais pénétré par ce questionnement : « Quelles sagesse de nos propres racines et celles des traditions visitées pouvons-nous mettre en pratique de nos jours pour mieux vivre ensemble »

À la rencontre de Raphaël Delaloye

Percussionniste depuis 25 ans, Raphaël Delaloye s'est formé au Conservatoire de Sion puis a suivi des cours à la DrumSchool de Londres, à l'Ejma de Lausanne et au Conservatoire de Genève. Il enseigne les percussions et la batterie aux enfants et aux adultes, à Riddes et Orsières. Les nouveaux élèves sont évidemment les bienvenus. Passionné par les

traditions musicales indiennes et japonaises, il se forme depuis plusieurs années auprès de Sri Hanuman (tablas indiens) et de Mariko Kubota-Sallandre (taiko japonais). Il a accompagné divers groupes comme batteur (Cépiia, Stone Watcher, Anach Cuan ainsi que des spectacles d'écoles et chorales) et tourne actuellement avec Julien Pouget. Depuis 2019, il s'est lancé dans la composition (spectacle «Nuku», bande originale «Graines d'égalité» de Mélanie Pitteloud). Site internet : raphaeldelaloye.ch

Raphaël, quel est votre ressenti après avoir interprété Nuku : La voix de nos ancêtres ?

« Mon sentiment premier est la joie d'avoir partagé ma passion à travers ce voyage musical. J'ai été très touché par l'écoute qui régnait dans la salle. Lors des diverses représentations, cette écoute a peut-être permis au silence de s'installer entre les notes et les différents tableaux. Cela a donné au spectacle une dimension que je n'avais pas encore découverte, un sentiment que chaque son prenait appui sur quelque chose de solide et avait vraiment sa place. Je trouve fascinant qu'en exprimant sincèrement et simplement son art, on puisse toucher les gens avec des sons de tambours qui ne sont pas de leur culture. C'est en tout cas ce que de nombreuses personnes m'ont témoigné à l'issue

du spectacle. Si je me suis senti vraiment à l'aise sur cette scène mythique des Caves du Manoir, c'est aussi grâce à une équipe technique soudée et totalement engagée dans le projet. »

Quel est la genèse de ce spectacle ? Comment a-t-il vu le jour ?

« C'est en janvier 2020 que le processus de création s'est enclenché. Un ami (Julien Pouget) cherchait un groupe de World music pour les fêtes de la musique d'Orsières. J'ai commencé à composer pour cette occasion. La fête ayant été reportée, j'ai gardé le moral et poursuivi ma démarche de composition.

J'ai passé des heures, des journées, des week-ends entiers avec mes instruments, seul dans ma chambre de musique, et je trouvais des bribes par-ci par-là que je relevais dans mon carnet, puis que j'enregistrais. Ce processus a duré une année. Plus j'avancais, plus je voyais ces trois immenses cultures liées à mes instruments, l'Inde, le Japon et la culture aborigène et je me demandais comment les faire dialoguer. Dans cette période de composition, mes maîtres Mariko Kubota-Sallandre (taiko), Sri Hanuman (tablas) et Raphaël Didjaman (didgeridoo) m'ont vraiment accompagné dans ma démarche et poussé à ma propre créativité. Ils avaient tous la même phrase : « Ce que tu dois découvrir, tu dois le faire par toi-même. » Donc je revenais dans mon laboratoire et je continuais à pratiquer encore et encore.

Trois artistes m'ont grandement inspiré pour ce spectacle : Talvin Singh, Eitetsu Hayashi et David Hudson. J'ai énormément écouté et visionné leur travail. Puis deux mois avant la date de la première, j'ai arrêté tout visionnement et décidé de me faire confiance. C'est là que j'ai trouvé les dernières pièces du puzzle. Puis mon laboratoire s'est transformé en scène et nous avons commencé le travail de mise en scène avec Frédéric Perrier. Il m'a tout de suite invité à me questionner sur mes propres racines, ma propre terre. À ce moment-là j'ai ressenti ces trois cultures musicales résonner très

profondément en moi, faire écho à mes propres valeurs, de manière simple et authentique. »

3. D'autres dates sont-elles prévues ? Un autre spectacle est-il en préparation ?

« Ce spectacle est en début de tournée. D'autres dates sont prévues et je suis ouvert à toute nouvelle invitation. Je me réjouis de jouer ce spectacle à l'espace culturel d'Arbaz les 25 et 26 février 2022. La programmation est également en cours avec le Teatro Comico à Sion et d'autres lieux. Je me réjouis aussi de présenter le spectacle aux élèves de différentes écoles dans le courant 2022, les contacts sont en cours. »

4. Vous jouez d'instruments franchement inhabituels : Didgeridoo, tablas indiens, taiko japonais. Quelle est la force de ces instruments ?

« Leur point commun est que tous ces instruments ont été à la base créés par Dame Nature : ils viennent tous d'arbres vivants qui ont été taillés puis façonnés artisanalement. On se doit donc de les respecter et d'en prendre soin, selon la coutume japonaise, les faire vivre aussi longtemps que la durée de l'arbre. Par ma pratique, je ressens que ces instruments sont porteurs de messages, de sagesse qu'ils peuvent transmettre à leur tour.

Spécifiquement pour le didgeridoo, je trouve que sa force vient du souffle qui me relie directement à la terre. Cette respiration tout en douceur, avec la vibration des lèvres, permet de produire un son qui calme et qui transporte dans un passé très lointain.

Concernant le taiko, sa force vient de la posture « kamaé » et de la présence qui créent le son. Cette percussion me fascine parce qu'avec une simple peau tendue sur un fût, toute une musicalité peut être créée.

La force des tablas est la richesse des combinaisons possibles et infinies que l'on peut faire juste avec ses doigts. Tous ces instruments ont leur propre langage, leurs propres codes. Ils invitent à un véritable cheminement intérieur. »

